

De frousse à effroi

Patricia Belzil

Number 97 (4), 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26016ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belzil, P. (2000). De frousse à effroi. *Jeu*, (97), 122–126.

PATRICIA BELZIL

De frousse à effroi

Entre la bonne peur cathartique du conte, avec ses délicieux frissons, qui se solde par un « ouf ! » soulagé, et l'angoisse véritable du cauchemar, qui laisse au réveil un résidu d'inquiétude, la frontière est bien nette. Il va de soi, se rassure-t-on, qu'on ne retrouvera, sur la scène enfantine, que la première. Et pourtant, la compagnie suédoise Unga Klara, en entraînant le jeune public dans une plongée aux confins de la schizophrénie, n'a pas craint de s'aventurer dans des zones sombres, effroyables, où l'homme crée ses propres monstres. Le spectacle s'adressait ici aux enfants de neuf ans et plus, alors qu'en Suède il est offert dès sept ans. Le pari audacieux d'aborder le sujet tabou de la maladie mentale est certes relevé, mais est-ce sans causer un choc aux plus jeunes ? Cela est moins sûr.

Jeu de peur

Avant de s'interroger sur l'angoisse générée par *la Jeune Fille, la maman et la poubelle*, il est intéressant de mettre ce spectacle en rapport avec *le Magasin des mystères*, présenté en « chantier public » lors de cette même édition des Coups de théâtre. Proposition sur le thème de la peur, le texte de Joël da Silva enfile plusieurs histoires à partir d'un prétexte narratif fantaisiste : en jouant aux ombres chinoises, un frère et une sœur ont fait naître un « bébé », qui inlassablement réclame : « Fais-moi peur ! » Pour combler cet insatiable de l'épouvante, les enfants s'amusent donc à se faire peur à tour de rôle. Ainsi, du maniaque au couteau (l'ombre est créée par... un cornet de crème glacée) à la petite vieille à la voix chevrotante de sorcière, et du squelette à l'escalier qui craque, des peurs enfantines sont démystifiées en étant récupérées, sur le mode humoristique, au sein des histoires inventées par les personnages.

Établissant un beau paradoxe, une scène toute blanche accueille les fantômes et les vilains de cette pièce. La scénographie appuie donc la démarche de l'auteur, qui est d'installer doucement le climat de peur par la narration, plutôt que de la provoquer en faisant « bou ! »¹. Il est on ne peut plus clair ici, pour les personnages comme pour

La Jeune Fille, la maman et la poubelle

TEXTE DE ERIK UDDENBERG, D'APRÈS LE LIVRE DE SUZANNE OSTEN.
MISE EN SCÈNE : SUZANNE OSTEN ; CHORÉGRAPHIE : MATTI ALENIUS ;
SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES : KARIN WEGSJÖ ; ÉCLAIRAGES : ELLEN
RUGE. AVEC ANDREAS KUNDLER, TOMMY LINDSTRÖM, KAUSA
REINGARDT, MOLLY SVENSSON, ANNA TAKANEN ET TOBIAS THEORELL.
PRODUCTION DU STADSTEATERN UNGA KLARA (SUÈDE).

Le Magasin des mystères (nouvelle administration)

TEXTE ET MUSIQUE DE JOËL DA SILVA. MISE EN SCÈNE : ALAIN
FOURNIER ; SCÉNOGRAPHIE : MARC-ANDRÉ COULOMBE ; ÉCLAIRAGES :
MARC PARENT ; SON : JEAN-FRANÇOIS GAGNON ; ARRANGEMENTS ET
ACCOMPAGNEMENT : JEAN-LUC ÉTHIER. AVEC MARIE-JOSÉE FORGET ET
JOËL DA SILVA. COPRODUCTION DU THÉÂTRE MAGASIN ET DES COUPS
DE THÉÂTRE, PRÉSENTÉE EN CHANTIER PUBLIC (MONTREAL).

1. Nous reparlerons de cette pièce à l'occasion de sa création dans une version définitive.

le jeune public, qu'avoir peur est un jeu, aux règles bien définies, et qu'on peut l'interrompre à loisir quand ça va trop loin.

Le Petit Poucet abandonné

Dans la pièce de Suzanne Osten, la petite héroïne, pour son malheur, ne joue pas du tout, sinon au jeu mesquin que lui fait subir le délire schizophrénique de sa mère. Mettant en scène le quotidien cauchemardesque d'une gamine vivant seule avec sa maman atteinte d'une maladie mentale, la grande femme de théâtre de Suède (la compagnie Unga Klara, qu'elle dirige, est la plus subventionnée par l'État, et se retrouve souvent au cœur de controverses en raison de son approche audacieuse du jeune public) a voulu, nous expliquait-elle avant la représentation, aborder une réalité qui touche « plusieurs enfants » (on peut s'interroger sur l'ampleur effective du phénomène, mais là n'est pas la question). Sur le plan artistique, le spectacle est impeccable, et d'une puissance d'évocation inouïe. Et c'est précisément parce qu'il est intelligent qu'il dérange autant. Nous en sortons, adultes, complètement retournés ; j'ai mis pour ma part quelques jours à m'en remettre et, au moment d'écrire cet article des semaines plus tard, je reste aussi troublée par le souvenir de certaines scènes...



Le savoir-faire de la metteuse en scène décuple, on le comprend, l'impact des images – d'une rare violence – de la folie. Ce n'est pas, en effet, de folie douce qu'il s'agit, mais de démence grave, autodestructrice, avec laquelle une toute petite fille tente de composer tant bien que mal. Lors des crises de sa mère, elle doit avec elle ramasser, classer, compter, inventorier des débris, selon un système compliqué et obsessionnel. À l'image du fouillis qui règne dans le cerveau malade de la mère, l'appartement devient un dépotoir, envahi de déchets et d'objets hétéroclites qui n'ont de sens que pour celle qui organise ce désordre. La scénographie illustrera en outre la folie par le rétrécissement du logis, en créant une perspective hallucinante, digne d'un cauchemar ; l'univers familial semble s'engouffrer dans un entonnoir (l'enfer dantesque ?), les portes deviennent de plus en plus petites, et les personnages doivent se pencher pour passer.

Pour symboliser les voix intérieures de la schizophrène, deux « démons » en complet à rayures surgissent ; par leur costume, un lien est aussitôt établi entre eux et le personnage de la mère, puisque celle-ci porte un pantalon de la même étoffe. On a d'ailleurs expliqué au préalable au public qu'elle seule peut les voir. Tantôt méchants, tantôt sympathiques, inquiétants et imprévisibles, ils la traquent, la punissent, lui

dictent sa conduite, la font danser ou la caressent avec sensualité (autre belle trouvaille scénographique que ce mur dans lequel on a pratiqué des incisions : à travers des bandelettes verticales, les démons cachés derrière peuvent passer les bras pour enlacer leur hôtesse). Elle-même agira en conséquence avec sa fille, sautant sans prévenir et sans raison de la tendresse à l'hostilité. Grâce à la convention voulant que l'enfant ne voie pas les démons, le public a sur la scène deux points de vue : celui de la mère, qui dialogue avec ses acolytes – ou ses bourreaux –, et celui de la petite, qui assiste sans comprendre à ses revirements brutaux. À cet égard, le spectacle a le mérite d'expliquer aux enfants que le comportement d'une personne atteinte de schizophrénie n'est pas dépendant de sa volonté. Malheureusement, il ne s'en tient pas à cela et, avec une sorte d'acharnement malsain, se jette dans la noirceur la plus noire, ne nous épargnant aucun détail de l'angoissante descente aux enfers de la pauvre femme ni de la détresse de l'enfant.



C'est ici que la rectitude politique nous rattrape et nous met sous le nez la censure, pas jolie jolie... En effet, par les temps qui courent, on préférera tout montrer, tout dire plutôt que de se voir pris en flagrant délit de censure ! Or, il faut comprendre que le malaise que provoque ce spectacle ne vient pas principalement du fait qu'il traite d'un sujet tabou devant des enfants, mais qu'il ait opté pour un traitement très dur de ce sujet, à la limite du supportable. Qu'on en juge.

La nuit, la poupée de porcelaine de la petite apparaît, grandeur nature, dans ses rêves : rassurante, efficace, elle vient faire du ménage. On comprend que l'enfant convoque une alliée, car un grand besoin d'ordre se fait sentir dans cette maison jonchée de débris dont elle a l'entière responsabilité. Cette petite qui appelle silencieusement à l'aide n'a que sa poupée pour trouver, en rêve, quelque réconfort. La douceur de ce tableau est, on le voit, bien perverse, puisqu'elle cache un profond désespoir.

Les scènes montrant le tourment de la mère sont encore plus insoutenables. Par exemple, ses monstres, qui au début ont l'air de gentlemen en habits de ville, paraissent plus tard, quand la maladie se fait dévastatrice, avec des masques d'inspiration orientale : visages figés, sévères, ils donnent l'impression de têtes minuscules sur des corps allongés, déformés, illusion qui rappelle l'expressionnisme allemand et l'angoisse du cauchemar. Terribles, destructeurs, ces tortionnaires en viendront à l'insulte : « Salope ! salope... », murmurent-ils à son oreille. Démoniaques, ils installeront devant elle un nœud coulant où, vaincue, elle passera la tête.

Ce n'est pas tout. Pendant que la mère est victime de ses hallucinations, imposant à sa fille ses obsessions et ses phobies, le spectacle qu'offre cette enfant devient intolérable. On la voit se faire toute petite, docile, plus sage qu'une image, se plier à tous les caprices, accepter toutes les injustices. « C'est ma faute », répète-t-elle avec conviction. Les pensées de la fillette sont transmises en voix *off*, permettant au public de partager son intériorité en même temps qu'il assiste aux faits et gestes des démons qui déterminent l'humeur de la mère. Aucune cruauté psychologique n'est épargnée à cette fillette. Le jour de son anniversaire, quelle mauvaise surprise l'attend donc ? Contre toute attente, sa mère lui offre un gâteau et un cadeau. Joie, excitation... Dans le paquet, il y a une robe comme en rêvent toutes les petites filles : rose, avec de la dentelle, des rubans... Mais, soudain, dans ses yeux, l'extase fait place à l'horreur. Lentement, elle tourne la robe vers le public, qui peut voir comme elle l'énorme tache noire, opaque, souillure cruelle sur l'étoffe délicate. La fillette se met à la frotter désespérément, comme prise d'un sentiment de honte. Cette robe, on le comprend, a été ramassée dans les poubelles. La honte de sa mère, que celle-ci ne peut sans doute pas éprouver, l'enfant la prend sur elle. Pour comble, la trouble-fête mettra, bien innocemment, le pied sur le gâteau, avant de s'asseoir dessus. Le climat malsain se dégrade encore, jusqu'à la fin aigre-douce : après un noir, on découvre sur la scène une vraie petite fille, accompagnée par la comédienne qui jouait le rôle, et qui lui parle tout bas, semble l'encourager. Impossible dès lors d'ignorer le réalisme de ce qui vient d'être joué ; fatalement, on revoit la pièce en substituant au personnage de l'enfant cette fillette intimidée. Et le dénouement nous fait l'effet d'un coup de grâce : le départ annoncé de la mère et de sa fille pour la campagne ne nous permet pas d'espérer que le calvaire de l'enfant sera bientôt terminé. Nous quittons la salle, est-il nécessaire de le dire, totalement abattus.

Que fait un enfant de neuf ans aux prises avec cette matière ? Même s'il semble peu touché, n'oublions pas qu'il ne lui suffit pas de se désintéresser du spectacle pour que la « chose » ne le hante pas ; sur ce plan, il faut, je crois, considérer les enfants comme des éponges. Que fait donc un enfant de cet âge (et peut-être plus jeune) avec cette histoire de démons intérieurs, de mère folle ? Certes, Suzanne Osten le soulignait au début du spectacle, des enfants ont à vivre cette situation, c'est-à-dire qu'ils côtoient un parent, un frère, souffrant de schizophrénie. La pièce aide-t-elle ces enfants-là à se sentir moins isolés ? à comprendre la maladie ? Ouvre-t-elle les autres enfants à une réalité méconnue, qui fait peur ? Peut-être bien... à condition, cependant, que les parents ou les professeurs soient en mesure de répondre à leurs questions et, surtout, de leur fournir des solutions puisque la pièce n'en donne aucune. La metteuse en scène invite le public à rester après la représentation, pour discuter du spectacle, présenter

La Jeune Fille, la maman et la poubelle du Stadsteatern Unga Klara (Suède), spectacle présenté aux Coups de théâtre 2000. Photo : Lars Peter Roos.

les comédiens, notamment les « démons », afin de montrer aux enfants qu'ils ne sont pas vraiment méchants. Pour ceux qui assistent à cette rencontre, bien des inquiétudes sont sans doute calmées. Du moins, je le souhaite. Mais c'est là un terrain bien glissant, et je ne peux m'empêcher de penser à tous ceux qui seront laissés à eux-mêmes avec cette terrible menace, présentée ici sans aucune lueur d'espoir : cela peut m'arriver, et je ne pourrai rien faire pour m'en sortir.

Jusqu'où le théâtre veut-il amener les enfants ? En sortant de ce spectacle, j'avais envie de crier mon indignation, même si j'entendais la rumeur de la pensée dominante en ce moment : les enfants en voient de bien pires. Je persiste à croire qu'à dix ans on a droit encore à tous les espoirs, le droit de trotter gaiement sur le chemin de l'école, de jouer à avoir peur... sans penser, de grâce, à la maladie mentale, au suicide et à la détresse. Ça viendra bien assez vite.

On me rétorquera que certains contes classiques ne sont pas moins effrayants. N'ai-je pas moi-même réclamé des frissons de peur au théâtre² ? Or les enfants ne sont pas ici confrontés à leurs propres peurs mais à une peur inconnue, causée par une réalité difficile à concevoir pour eux : celle que représente la schizophrénie, maladie extrêmement complexe (d'ailleurs très mal connue des adultes), associée à des réactions de paranoïa et d'autodestruction. En outre, et c'est peut-être le plus grave, rien ne permet de croire que le cauchemar éveillé de la fillette prendra fin bientôt. Les auteurs de contes merveilleux proposaient des histoires initiatiques, brassaient peurs et complexes (la psychanalyse les a identifiés), mais ils bouclaient la boucle de façon à ramener le héros – et l'enfant – au terme d'une quête, dans le royaume sécurisant où toute menace, tout dragon était anéanti. Ils ne laissaient ni Blanche-Neige ni le Petit Poucet égarés dans la forêt, et la Bête était finalement délivrée de son mauvais sort.

Sur ce modèle, prenons, en guise d'exemple récent, *l'Ogrelet* de Suzanne Lebeau. On y parlait aussi du monstre qui dort en soi, et de l'héritage de la violence difficilement contrôlable. Toutefois, l'« ogreté » pouvait se guérir par une série d'épreuves. Le sujet était terrifiant, mais traité avec responsabilité. En d'autres termes, si l'on décide de traverser un ravin sur un pont de cordes avec un enfant, il faut le tenir par la main jusqu'à ce qu'on soit de l'autre côté. Il sortira grandi de l'expérience, il aura eu sans doute peur, mais aura toujours été en sécurité. J'ai, hélas ! l'impression, avec *la Jeune Fille, la maman et la poubelle*, que le jeune spectateur se voit chargé de problèmes d'adulte qui le dépassent, abandonné à une angoissante menace dont on lui laisse entendre qu'elle ne cessera jamais, et qu'il n'existe ni fée ni formule magique pour lui venir en aide. Trahi par Suzanne Osten, le Petit Poucet ne retrouvera pas son chemin. **J**

[...] le jeune spectateur se voit chargé de problèmes d'adulte qui le dépassent, abandonné à une angoissante menace dont on lui laisse entendre qu'elle ne cessera jamais, et qu'il n'existe ni fée ni formule magique pour lui venir en aide.

2. Voir « Le Théâtre des Vampires », *Jeu* 80, 1996.3, p. 207-210.